



Les photos du SS Bernhard Walter ont été retrouvées par une déportée. PHOTO SEUIL

«Un album d'Auschwitz», la preuve en images

D'une grande valeur documentaire, les clichés pris par des soldats nazis en 1944 dans le camp d'extermination, destinés à glorifier leurs crimes, redonnent aujourd'hui un visage et une dignité aux victimes de la Shoah.

Rares, trop rares sont les traces de la Shoah, d'autant que les nazis se sont employés à effacer les preuves de leurs crimes. C'est dire que les photos rassemblées dans *Un album d'Auschwitz* sont précieuses, bien que leur interprétation reste problématique au strict sens du terme.

En effet, les quelque 195 clichés réalisés entre mai et août 1944 n'ont pas été pris en cachette par des déportés. Ils ont au contraire été réalisés au grand jour par une poignée de photographes nazis, Bernhard Walter au premier chef, employés au service anthropométrique de l'administration d'Auschwitz. Com-

mandé par Rudolf Höss, le chef de ce complexe concentrationnaire, l'ensemble visait à montrer à la haute hiérarchie nazie que l'assassinat des juifs de Hongrie suivait un cours normal que n'entraînaient ni désordre ni friction. Une quinzaine d'albums visant à immortaliser le talent criminel de Rudolf Höss fu-

rent donc tirés et distribués. Un seul fut retrouvé par Lili Jacob, une juive de Hongrie, dans des circonstances rocambolesques. Déportée à Auschwitz en mai 1944, transférée dans divers camps face à l'avancée des troupes soviétiques, la jeune femme finit par échouer à Dora-Mittelbau et, malade, y resta pendant que les gardes évacuaient le camp. Se réfugiant alors dans une caserne, transie, elle ouvrit une armoire et y trouva une veste de pyjama et le précieux album que Bernhard Walter avait abandonné dans sa fuite. Elle le conserva jusqu'en 1980, avant de le remettre à Yad Vashem, l'Institut international pour la mémoire de la Shoah.

Caricatures. Destinées à glorifier les bourreaux, ces images montrent d'abord et avant tout les victimes, saisies à leur arrivée de Hongrie, subissant la «sélection» qui conduirait les unes à la chambre à gaz, les autres au travail forcé. La première force de ces clichés réside donc dans l'émotion qu'ils dégagent, en plaçant des visages et des silhouettes sur un processus si massif qu'il en est devenu anonyme. Mais ce n'est pas sa seule vertu. Car les clichés possèdent aussi une grande valeur documentaire, en permettant de confirmer ou d'établir les étapes de cette mise à mort, immédiate ou différée.

Il s'agit de renseigner sur le type de wagons employés, les travaux réalisés dans le complexe d'Auschwitz à la mi-1944, l'origine des déportés... En ce sens, ils sont aussi devenus des preuves et ont été au demeurant largement utilisés depuis 1945 dans les procès de l'après-guerre pour confondre des exécuteurs dont la soudaine amnésie les amenait à nier leur participation à la Shoah.

Les photographies, en revanche, ne montrent pas explicitement la violence exercée contre les juifs débarqués dans ce lieu d'épouvante. Ils ne témoignent pas des coups portés à l'arrivée, de l'assassinat dans les chambres à gaz, de la destruction des corps dans les fours crématoires. La violence, pourtant, est bien présente. Walter se plaît ainsi à représenter des juifs prétendant typiques, dont l'apparence est censée coïncider avec les pires clichés antisémites. Il s'attarde ici sur des religieux, là sur des handicapés, mais plus rarement sur les femmes, pourtant majoritaires dans les convois, qui risqueraient de démentir les caricatures nazies. De même, il ne recule pas devant des effets artistiques, alors que ses sujets sont voués à la mort. Comble de l'obscénité, il présente parfois les déportés tout juste arrivés goûtant un repos relatif dans une atmosphère bucolique après un voyage éprouvant alors que

ces hommes et ces femmes ignorent le sort qui leur est voué tandis que lui le connaît. Pourtant, les victimes ne se laissent pas faire. Ici, un enfant tire la langue à l'objectif, là des hommes baissent les yeux ou affrontent avec dignité l'épreuve qui leur est imposée – car ces photos sont vécues par tous comme une humiliation.

Humanité. Ceci posé, tous ces éléments ne se dévoilent pas instantanément. Ils n'apparaissent que grâce au travail exhaustif et minutieux des trois auteurs qui, avec une infinie patience, ont retracé l'histoire de l'album, analysé les photographies, identifié les protagonistes, suggéré des interprétations. Par leur lecture exigeante et informée, ils aident à mieux comprendre le processus d'arrivée à Auschwitz; surtout, ils restaurent l'humanité des victimes que les assassins voulaient à une mort industrielle et désincarnée.

OLIVIER WIEVIORKA

TAL BRUTTMAN, STEFAN HÖRDLER et CHRISTOPH KREUTZMÜLLER
UN ALBUM D'AUSCHWITZ. COMMENT LES NAZIS ONT PHOTOGRAPHIÉ LEURS CRIMES

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Seuil «L'univers historique», 304 pp., 49€.